

LE MONDE Idées

Didier Leschi : « La portée réactionnaire du discours de la race écrase le combat social »

Dans une tribune au « Monde », l'historien et ancien préfet dénonce les propos de la porte-parole du Parti des indigènes de la République, Houria Bouteldja, qui maintiennent l'idée de domination et proposent de l'inverser, au lieu de la renverser.

LE MONDE | 24.06.2017 à 07h00 • Mis à jour le 25.06.2017 à 15h34 | Par Didier Leschi
(Ancien préfet pour l'égalité des chances en Seine-Saint-Denis)



TRIBUNE. L'utilisation de la catégorie de « race », même avec la volonté de défendre ceux qui sont issus des mondes coloniaux, et qui seraient les « indigènes » de l'intérieur opprimés par « *les Blancs et leurs alliés juifs* », favorise-t-elle le combat pour l'égalité des droits ? C'est ce qu'affirment des militants qui considèrent que l'humanisme de tradition socialiste est un universalisme qui empêcherait de prendre en compte la spécificité des oppressions, militants dont la principale propagandiste est Houria Bouteldja.

Ceux qui prêtent crédit à ses propos ne se basent pas tant sur ses dires ou écrits, mais sur cette idée qu'elle serait aujourd'hui la figure de l'hérétique, du scandaleux qui provoque au nom d'un amour supérieur du réel. Nous serions face à elle comme le furent d'autres censeurs face à Pasolini ou Genet. Par conformisme, nous serions sourds aux innovations d'un discours radical à partir de la réhabilitation de cette idée de la race.

Mais, nous dit-on, l'émancipation qui nous concerne tous est à ce prix. La violence qui serait faite à notre sensibilité, à nos intuitions normatives serait donc un progrès. Or, ces nouveaux

damnés de la terre défendent un projet identitaire qui maintient l'idée de domination et propose de l'inverser et non de la renverser au profit de tous. En ce sens, le nouvel acteur social promu est à l'opposé du prolétaire dont le combat émancipera l'ensemble de la société, selon la pensée de Marx.

Structures d'appartenance

Bien au contraire, dans cette perspective « indigène », ce qui est réhabilité ce sont les identités, qui valorisent les structures d'appartenance où chaque individu doit d'abord prêter allégeance à ce qui l'enferme. Ainsi, une femme « indigène » devrait définir son identité selon la formule de Houria Bouteldja : « *J'appartiens à ma famille, à mon clan, à ma race, à l'Algérie, à l'islam.* »

Comment ne pas entendre que cette pensée se confond avec celle de Jean-Marie Le Pen ? Certes, on veut s'opposer aux « Français de souche », mais par-là même, ce projet légitime le vocable et l'idée de l'existence de souche et d'appartenance de sang aux dépens du libre-arbitre et de la culture. Pas étonnant que les tenants de ce qui se veut la radicalité pour notre époque se déclarent culturellement opposés aux mariages mixtes, dont l'idée devrait même susciter le dégoût, un discours que l'on n'avait plus entendu depuis Vichy.

Ces discours sont à l'opposé des penseurs de la créolisation, comme Patrick Chamoiseau ou Raphaël Confiant. Féminisme, défense des homosexuels et laïcité, on pourrait aisément défendre toutes les catégories jugées par ces radicaux racialisés comme des « *collaborations de gauche* » à l'oppression « *blanche* » qu'ils souhaitent dénoncer.

Je suis métis et mes enfants plus encore. Métis d'Amérique, de Noir, de Blanc, de juif, de l'Est de l'Europe comme de la Méditerranée. Que dois-je entendre quand je lis que le métissage la dégoûte, si ce n'est le retour de la domination par la race dont la pureté ne sera jamais préservée ? Que dois-je entendre quand l'antisémitisme de l'ancien président iranien Ahmadinejad est qualifié par elle d'« *œuvre d'art* » ? Je suis prêt à examiner toutes les hypothèses, à faire preuve même d'une certaine dose de masochisme comme ceux qui se veulent les compagnons de route de ce combat.

Aucun imaginaire commun

Mais enfin pense-t-on vraiment œuvrer pour l'émancipation en ne voulant pas voir ce qui est vraiment écrit ? Ainsi peut-on trouver légitime de reprendre le mot d'ordre des partisans de l'Algérie française, « *Fusillez Jean-Paul Sartre* », parce qu'en 1948, il n'avait pas dénoncé la création d'Israël et serait ainsi à ranger du côté des penseurs de l'oppression parce qu'allié des juifs ?

Tout cela ne serait que le reflet tragi-comique de l'abaissement du débat intellectuel si cela ne produisait pas des effets concrets, comme j'ai pu le mesurer en Seine-Saint-Denis, dans ce qui est appelé « *quartiers populaires* ». Pauvre contre pauvre, la légitimation du combat de la race que véhicule ce type de discours fait disparaître chez trop de jeunes l'idée d'un front commun possible au-delà des assignations, brise la capacité à reconstituer un peuple politique, fort de ses altérités et non les opposant les unes aux autres.

La portée réactionnaire de ce discours écrase le combat social qui porte le progrès. Aussi légitime que soit la dénonciation qui lève le déni sur des impasses graves – à savoir l'existence réelle de discriminations dont sont victimes en particulier les jeunes issus de l'immigration – cette pensée ne construit aucun imaginaire commun.

C'est l'inverse, pour le coup, des visions violentes des vrais porteurs de l'amour révolutionnaire que furent Genet et Pasolini, qui faisaient de cet amour la capacité subversive à aimer l'ennemi. Jusqu'à l'aimer charnellement.

Dans mon jeune temps, que je ne regrette pas, les radicaux que nous étions furent protégés par la figure de Jean-Paul Sartre, qu'on ne pouvait, selon le mot de De Gaulle, embastiller, car « *on n'emprisonne pas Voltaire* ». Nous chantions une chanson dont le refrain disait : « *Il n'y a que deux camps, vous n'êtes plus du nôtre.* » En souvenir de celui-ci, aider Houria Bouteldja à ne pas quitter définitivement le camp de l'émancipation, ce ne peut être lui épargner la critique radicale de ses errements.

Didier Leschi est l'auteur de « Misères de l'islam de France », Le Cerf, 176 pages, 14 euros.